

Un peu, beaucoup, pas du tout ? L'endroit où un artiste réside a-t-il une incidence sur sa création ? Son lieu de vie est-il le fait d'un hasard ? D'une nécessité ? Chaque créateur construit son rapport particulier et intime au territoire. La géographie, pas plus que la biographie ou l'histoire, ne résume une démarche artistique. Créer à Paris ou loin de la capitale n'est toutefois pas sans conséquence.

Comment résister à Paris ? Les clichés et le prestige collent à ses vieilles pierres comme les siècles : ville bohème, cité des amoureux, capitale des idées, des arts, des sciences, de la mode, des grands musées, des Académies, de l'excellence et des monuments imposants... La Ville Lumière a longtemps été une source privilégiée d'inspiration et une terre d'asile pour les artistes. Sans avoir perdu toute sa force d'attraction, réelle et symbolique, Paris n'est toutefois plus le phare qui rayonnait sur le monde entier. La concurrence internationale est rude.

Ici, un point c'est tout

Le processus de création interroge aussi les idées reçues. En effet, il met en jeu une alchimie étrange et échappe, pour une part, à la logique cartésienne. Comment l'art se tricote-t-il dans la tête du créateur ? S'agit-il d'un don des dieux ou bien d'une inspiration romantique s'incarnant dans le corps d'un élu ? La création est-elle avant tout le fruit d'un effort

laborieux résumé par le fameux « 1 % d'inspiration, 99 % de transpiration » de Paul Valéry ?

La place du créateur dans le monde amène à débattre, tout comme l'interaction entre la personnalité de l'artiste – dont les psychanalystes scrutent le mystère insondable –, l'environnement historique, social et politique. En fonction des écoles, la part de l'étincelle et de la magie créatrice détient une place plus ou moins importante, selon l'influence du monde dans lequel elle surgit.

Pour certains artistes, le lieu où ils ont choisi de vivre est le terreau vital de leur œuvre. C'est ici, un point c'est tout. Ainsi Tatou, alias Moussu T., est hermétique à toute idée d'un art transcendental, déconnecté de la réalité. Ce n'est pas du haut d'une tour d'ivoire que le musicien regarde le monde, mais de la terrasse du bar O Central, face au port de La Ciotat, dans les Bouches-du-Rhône.

À Marseille, il y a quelques repères incontournables : le stade Vélodrome, la Bonne Mère, la Canebière... et le Massilia Sound System.

À la fin des années 1980, le groupe invente un mélange à nul autre pareil. Sa musique est un folklore du quotidien, chantant les vertus d'un cosmopolitisme qui revendique fièrement les valeurs locales. Comme les Fabulous Trobadors, qui mènent un combat similaire près de Toulouse, le Massilia, adepte de l'arme du rire, milite contre le centralisme parisien et sa prétention à définir ce que doit être la chanson française, le bon goût, les modes, le langage, l'universel...

Près de vingt ans après le début de l'aventure et la sortie en 2007 de l'album *Òai e libertat*, Tatou, l'un des trois fondateurs du Massilia, maintient le

cap. Depuis 2005, il est aussi à l'origine d'un nouveau groupe, Moussu T. e lei Jovents, mixant cette fois-ci la tradition occitane avec des influences de la musique noire et des rythmes brésiliens.

Les trois premiers albums, *Mademoiselle Marseille*, *Forever polida* et *Home sweet home*, ont reçu l'assentiment des sacro-saints médias parisiens. « Un hymne iconoclaste, entre tradition rurale et modernité urbaine », a commenté *Télérama*, « un disque de folk blues urbain [...] joyeusement juste et sobrement chaleureux », ont jugé *Les Inrockuptibles*, « touchant, drôle, pertinent », a accordé *Le Monde*...

« On peut vivre à Paris sans en être »

La Ciotat, avec ses calanques discrètes, son imposant portique désormais immobile des anciens chantiers navals, est encore protégée de la déferlante bling-bling qui a ravagé la Côte d'Azur. Tatou, qui a fait de ce havre de paix sa petite Jamaïque, est pourtant né à Paris. « Dans le groupe, je suis le seul étranger. Mais tous les autres le sont aussi en remontant seulement une génération. Ce qui fait de nous tous de parfaits Marseillais. »

C'est donc en Île-de-France que Tatou découvre sa passion pour la culture du pays d'Oc. Elle le conduit, à 18 ans, à poser ses bagages sur les rives de la Méditerranée. « On peut vivre à Paris sans en être. J'ai habité à Ivry-sur-Seine et c'était comme si je me trouvais en province. J'y subissais exactement le même poids du centralisme parisien. Les Parisiens eux-mêmes en sont parfois les premières victimes. À côté d'un ministère, tu es encore plus surveillé qu'ailleurs. »

À l'inverse, Tatou est convaincu qu'il y a des gens aussi centralistes à Marseille qu'à Paris et aussi

soucieux de se conformer à ce que les autorités culturelles ou politiques peuvent édicter comme normes. « Il y a un ministère de la Culture, mais, heureusement, on n'a pas encore créé un ministère des Bars. » Santé !

« L'indépendance est un leurre »

À ses débuts, le Massilia Sound System ne perd pas d'énergie à convaincre diffuseurs et distributeurs. Les premières cassettes sont distribuées dans des boutiques de musique africaine. Le groupe rêve d'une pratique « à la jamaïquine : un circuit de production très court, un business local sans intermédiaire ».

C'est aussi l'époque de l'éclosion des labels indépendants. Le groupe fonde le sien, Ròker Promoción, diffusé par Bondage Production. Mais dès le troisième album, en 1994, une major se présente et les Marseillais passent chez Polygram. « C'est eux qui sont venus nous chercher. »

Après diverses péripéties, ils sont désormais distribués par Harmonia Mundi, sous le label Adam. « L'indépendance est un leurre. Les grandes compagnies voient d'un assez bon œil que la production, avec ses risques, soit faite par d'autres. Aujourd'hui, les techniques permettent pour vingt fois moins cher qu'avant d'enregistrer un album chez soi. Par contre, la diffusion peut rapporter beaucoup d'argent. Les maisons de disques la contrôlent donc soigneusement. On est toujours à un moment donné obligé de passer par elles. »

Ce qui n'empêche pas Tatou de dénoncer les si-magrées des grands labels, qui se plaignent sans cesse du piratage au nom de la préservation de la création : « Après avoir beaucoup ramassé durant des années, les maisons de disques ont jeté de nombreux artistes

par seul souci de rentabilité. Ce sont elles, les véritables assassins de la diversité culturelle. »

« Les effets de l'éloignement »

Épaulé par un public fidèle, le groupe s'installe dans la durée et multiplie les tournées, sans jamais signer le tube qui, à l'image d'un *Tomber la chemise*, a propulsé les Zebda sur le devant de la scène nationale. « Nos références ne cadrent pas assez avec l'imaginaire culturel parisien. Lorsqu'on dédie nos disques à Félix Castan¹, les critiques ne savent pas de qui il s'agit. Nous restons en deuxième division car, quand on chante avec l'accent, on ne peut pas représenter la France. À l'inverse, si tu t'appelles Vincent Delerm, tu peux incarner aussitôt en toute légitimité le renouveau de la chanson française. »

Moussu T., l'homme qui fustige les sirènes du centralisme, a toutefois une attachée de presse à Paris. Celle de son diffuseur. Et il se rend quelquefois à la capitale, pour assurer sa promotion. Et même quand il est invité avec lei Jovents, pour jouer en direct au « Fou du roi » sur France Inter ou encore au journal de 13 heures de France 2, il ressent « les effets de l'éloignement ». « Là où, pour les Parisiens, il suffit de quelques tickets de métro, cela devient toute une affaire, y compris financière, pour déplacer notre équipe. »

« L'impression de traverser une frontière »

Le malentendu n'est jamais très loin. « Dès que les médias nationaux donnent la parole à des

1. Félix Castan était un philosophe occitan, disparu en 2001, auteur du *Manifeste multiculturel et anti-régionaliste*. Sa pensée a été popularisée par Bernard Lubat, les Fabulous Trobadors et le Massilia Sound System.

Marseillais, ils nous demandent de parler de Marseille. Alors qu'en fait nous voudrions qu'on nous questionne sur la manière dont nous voyons le monde en tant que Marseillais. » Pour des artistes qui s'inscrivent volontairement dans le local, revendiquer l'universalité de leurs chansons est un défi permanent.

Autre difficulté : se passer de l'onction de la presse parisienne. Coup de chance, elle s'est très vite montrée bienveillante à l'égard du commando fada phocéen. « Le Massilia Sound System n'avait aucune importance pour de nombreux Marseillais jusqu'au jour où *Libération* a publié une pleine page sur nous. La critique locale se contente souvent de n'être que le résonateur de la critique nationale. » Nul n'est prophète en sa région, sauf si Paris vous accorde sa bénédiction...

Une fois qu'on a été adoubé, même pour Tatou et ses compatriotes, aucune tournée ne peut s'envisager sans une date dans la capitale. « J'ai chaque fois l'impression d'y traverser une frontière. D'un seul coup, la salle est dix fois plus chère. Les mecs te traitent comme si tu étais le dernier des morts de faim. Pourtant, il faut le faire, car les journalistes ne se déplacent que si le concert est à Paris. S'il est à Banlieue-sur-Seine, ils ne viennent pas ! »

« Créer partout de petits Paris »

Mais le mépris, souvent vécu, n'est pas seulement l'apanage des diffuseurs et des médias installés en Île-de-France. Tatou garde un souvenir cuisant de sa participation à l'anniversaire d'une station locale de Radio France. Invité pour jouer quelques titres en direct, après plusieurs heures d'attente, il demande des explications.

La programmatrice, descendue de Paris pour l'occasion, s'insurge contre Tatou au motif que ce sont des *régionaux* qui ont imposé le groupe et « que, s'il n'avait tenu qu'à elle, il ne serait pas là ». « Le directeur départemental de la station ne savait plus où se mettre, il s'est ensuite platement excusé en m'expliquant qu'il ne pouvait rien faire face à sa chef. La décentralisation, c'est souvent démultiplier le centre, c'est se contenter de créer partout de petits Paris... »

« Voué à la réinvention folklorique »

Tatou a quitté Paris à la recherche d'un « rapport intime entre un lieu et la musique », avec l'idée d'un lien aussi étroit que celui pouvant unir Bob Marley à la Jamaïque. Chaque nouvel album du Massilia est désormais systématiquement louangé par la presse locale et tout ce qui ressemble à un notable. Sans trop se soucier d'être muséifié au même titre que n'importe quel autre patrimoine de la ville, il a surtout le sentiment d'avoir contribué à améliorer l'estime de soi des Marseillais. « Être de Marseille, ce n'est plus tout à fait la même chose depuis IAM et le Massilia. »

Mais le chemin à parcourir lui semble toujours immense. Au-delà de la fierté fanfaronnante que les Marseillais affichent, au stade et en terrasse, un profond complexe d'infériorité prédomine, que ce soit chez les supporters, les piliers de bar ou les artistes. « Le sentiment reste fort que tu es encore à côté, dans la réserve, qu'on ne parlera pas de toi dans les livres, que l'histoire ne s'écrit pas ici. »

Rien n'y fait : Tatou ne reviendra plus en arrière. C'est désormais impossible. « En tant que musicien voué à la réinvention folklorique, je suis condamné à être l'illustrateur d'un endroit, c'est-à-dire pas seulement à

le décrire mais aussi à chanter le monde tel que je le vois d'où je me trouve. » Condamné – volontaire – à être un troubadour marseillais. Missionné – de bonne grâce – pour être le héraut de La Ciotat. Afin que ses mots sonnent justes et parlent ensuite à tous : « Parce que plus tu es du quartier, plus tu es du monde. »

Provincial en province

Il ne suffit pas de se tenir éloigné de Paris pour échapper à la logique qui oppose sans cesse un centre et sa périphérie. Il y a aussi des capitales en province, qui concentrent les sphères du pouvoir, l'argent, les institutions politiques ou culturelles, légitimant ou marginalisant tel ou tel artiste. Une étude de l'Agence régionale des arts du spectacle (Arcade) et de l'Observatoire des politiques culturelles, publiée en décembre 2007, s'est penchée sur les financements publics de la culture en 2003 en Provence-Alpes-Côte d'Azur. Elle montre que les villes, avec 59 % des dépenses, sont les principaux financeurs de la culture en région. Il faut savoir interpréter ce chiffre : 80 % de ces dépenses sont consacrées au fonctionnement du patrimoine, qui recoupe entre autres le financement des bibliothèques et des musées. Il faut aussi mesurer l'extrême diversité des réalités territoriales que masquent ces moyennes.

En Paca, la moitié des villes de moins de 12 000 habitants dépensent moins de 60 euros par habitant pour la culture. À l'inverse, un peu plus d'un quart d'entre elles y consacrent plus de 120 euros. S'installer dans une grande ville multiplie, en règle générale, les chances d'y trouver aide et écoute. Mais pas toujours !

Si presque 50 % des communes de plus de 40 000 habitants dépensent plus de 120 euros par habitant pour la culture, on en trouve toutefois 18 % qui lui dédient moins de 60 euros ! Très diplomatiquement, au détriment du débat démocratique, le rapport de l'Arcade ne donne aucun nom, protégeant ainsi les collectivités qui n'ont pas l'âme artiste. Autre forte disparité : les actions financées. En Paca, les villes consacrent 24,3 % de leur budget culture à l'action culturelle. Mais entre une ville qui mise 91 % de ses efforts sur ce registre et celles où ce chiffre frôle le zéro pointé, il y a un abîme...

En équilibre

Si l'arithmétique des aides publiques peut faciliter ou entraver une démarche artistique, elle ne la conditionne heureusement pas toujours. Certains se choisissent une identité ainsi qu'un endroit éloigné, pour regarder ailleurs, au-delà des mers... En se plaçant loin de toute idée d'un régionalisme restrictif et étiqueté, qui se limiterait à de la pagnolade ou à une AOC. Mais sans gommer la spécificité de ce territoire d'inspiration, à l'image d'un provincial honteux qui camouflerait son accent pour plus de crédibilité. Cela implique un équilibre : se montrer fier d'être d'ici et en même temps ouvert sur le monde. Pour de nombreux artistes, leur œuvre et l'endroit où ils vivent sont inséparables. Créer loin de Paris – lieu des pouvoirs, des médias et des maisons de production – est alors un choix intrinsèquement artistique. En effet, le créateur, et avec lui sa technique et son art, ne serait rien sans le monde qui le nourrit au quotidien.

Et le lieu s'impose différemment pour chaque artiste : il peut se trouver rapidement, s'il est au cœur d'une histoire familiale par exemple, ou, au contraire, se choisit dans l'errance, au hasard des courants de la vie, au moment où le rendez-vous artistique avec un territoire a lieu. Parisien, fils et petit-fils de Parisiens, Bruno Schnebelin s'évade ainsi de la capitale et échoue sur une rive accueillante où il va développer une compagnie, Ilotopie. Ce nom même, né de la rencontre fortuite d'une utopie et d'une petite île de Camargue, dit l'importance du lieu...

CHAPITRE 2
BRUNO SCHNEBELIN : BESOIN D'ESPACE